

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 50

Artikel: On dragon a tsevau
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comparurent à sa barre rendirent toujours hommage à sa droiture, à son équité, à sa bienveillance. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un juge ?

V. F.

Petite Jeanne. — Un monsieur d'âge mûr fait de son air le plus grave à la petite Jeanne qui a sept ans :

— Voyons, Jeanne, veux-tu m'épouser ?

L'enfant, qui a pris la chose au sérieux, fait une petite moue et ne répond pas.

— Allons, réponds, dit la maman, veux-tu épouser monsieur ?

Petite Jeanne, très troublée :

— Je... je veux bien. Puis, se penchant vers sa mère et à mi-voix : Mais j'en aimerais mieux un plus neuf.

ON DRAGON A TSEVAU

EIN vaitcé iena que m'a èta contâie pè on frâte que dit côque coup dâi dzanhie. La vo vu dere tot parâi.

Vo sède prau que noûtre sordâ l'ant dû allâ borrà noutré frontière et gardâ noutré bouène. Lè calonniè, lè carabiniè, lè sordâ que lâi diant fantassin, mîmameint tant qu'ai dragon à tsevau sant parti. Lè stau zisse que faillâi vère avouè lau grante palace, lau solâ à mandze que vant tant qu'ai dzénâo, lau tsausse de couâi, lau cheintere et lau kièpi avoué clli bet de quuvetta que lâi mettant d'essu. L'étant asse fiè que ion que vint po lo premî coup dau conset communat, et picatâvant su lau tsevau que l'étai ma fai bin biau.

Lo pe galé de clliau z'hommo à tsevau ètai prau su Couiston. L'avâi bounâ façan, mâ l'avâi fê souffri sa fenna, la Luise à Bâozon. Quand l'avâi èta su son pique, la Luise l'étai tot parâi saillâte que dèvant; lè get lâi pequâvant, et ie pelhiounâve on bocon; cein lâi fasâi bin mê d'itre d'obedjâ de dremi tota soletta que de vère son Couiston fotre lo camp. Ie fâ dinse à son hommo po lâi dere à revère : « Eh bin ! te sâ, Couiston, se te rothie atant lè z'ennemi que te m'a rothia, t'i binstout générat. »

Et mon Couiston l'a déguierpâ.

Onna né que tota la dzornâ l'avâi bargagnâ et lè dragon à tsevau l'avant pacotâ dein lè trufâtre, Couiston l'avâi tant de vouarga et son ruque assebin qu'on arâi djurâ que lè doû ne fasant rein que ion. Principalameint que stau dzor Couiston l'étai tant masi que l'avâi l'air asse bête que son zèbre. Sè redzoyessâi d'arrevâ vè onna carrâi iô dèvessâi lodzi. Vè l'ottô, noutron dragon vâi on demi-monsu (que l'étai on bocon fôu) et que l'a cru, à la couleu dâi doû que l'arrevâvant l'on d'essu l'autro, que cein l'étai bo et bin ion de clliau corps quemet on yayâi su lè z'ermeane et qu'on lâi dit lo centaure (à cein que raconte lo ministre, que l'a recordâ lo latin). Adan ie fâ dinse à Couiston :

— Iô allâ-vo dinse ?

— Su einvouyi pè lo gros major po veni dremi tsî-vo.

Lo mi-sou voâtaite on bocon clli l'hommo à duve tîte, mèsoure la porta de l'êtrâbllia et fâ :

— Lâi a pas moyan. Vo ne pouâide pas ein-trâ que dedein. L'è trau bas por vo.

Quand mon Couiston vâi cein, dècheint de tsevau po mèsourâ assebin la porta. Adan, lo mi foulâi dit dinse :

— Oh ! ne savé pas que la bête de d'essu sè pouâve dèmontâ. Du que cein sè démonte, l'è su que vo pouâide eintrâ !

MARC A LOUIS.

Mot d'enfant. — Un petit garçon de dix ans demande d'une voix émue à sa mère, veuve :

— C'est vrai, maman, que tu vas te remârier ?

— Eh ! oui, mon enfant.

Le pauvre petit, avec des larmes dans les yeux :

— Mais alors, tu ne t'appelleras plus comme papa ?

ANGOISSES PATERNELLES

Monsieur a accordé la permission du théâtre à Madame.

I^{er} TABLEAU

Monsieur (*qui a soif de solitude et de tranquillité*). — Eh bien ! tu es prête chérie ?

Madame. — Oui, mon ami. J'ai juste le temps d'aller prendre maman. Ce qu'elle va être heureuse !... Elle t'aime beaucoup, tu sais !

Monsieur (*sans élán*). — Et moi donc !

Madame. — Tu surveilleras attentivement bébê, n'est-ce pas ? Jeannette a le sommeil léger et...

Monsieur. — Oui, mon amie.

Madame. — Si elle pleure, tu lui prépareras des camomilles légères, avec un peu de sucre, très peu...

Monsieur. — C'est entendu.

Madame. — Au surplus, comme elle a suffisamment mangé, j'espère qu'elle dormira.

Monsieur. — Je l'espère de même. Allons, hâte-toi, tu vas te mettre en retard.

(*Nouveaux baisers. Madame part.*)

II^e TABLEAU

Monsieur. — Enfin, nous allons pouvoir travailler un brin. Et tout d'abord, allumons une de ces bonnes vieilles pipes (*il enflamme une allumette*). C'est égal, un peu de solitude et de tranquillité de temps à autre, ça fait du bien ! (*tirant une bouffée*) Ça repose ! (*avec conviction*) Ça détend les nerfs ! Voyons, où en étions-nous de notre fameux travail sur la liberté ? (*Il lit*) « Toutes les fois que nos volontés sont satisfaites nous sommes heureux ; malheureux si elles sont contrariées. Or la liberté n'est pas autre chose que la puissance de faire ce que l'on veut. La liberté et le bonheur ne sont donc qu'une seule et même chose. » Mais voilà qui n'est pas mal ! Pas mal du tout, vraiment. Allons, continuons.

(Au moment où il se met à écrire, un léger cri provenant de la chambre voisine se fait entendre.)

Monsieur (*vaguement inquiet*). — Allons bon ! (*écrivant*) « Voilà la théorie, la formule idéale dont la réalisation... » (*nouveaux cris plus accentués*). Crac, voilà Jeannette qui s'éveille !

(Il sort un instant et revient portant le bébé qui crie à gorge déployée).

Monsieur (*caressant*). Pleure donc pas mignonne. Voyons ! Voyons ! Voulez-vous rire, mamz'elle, et bien vite !

Le concert continue.

Monsieur. — Je vais la berce, ça la calmera (*il chante en se promenant de long en large*). Do, do, l'enfant do, la maman viendra tantôt, apporter du bon gâteau...

Une légère accalmie se produit.

Monsieur. — Je crois que ça marche. Elle va se rendormir. Do, do, l'enfant do, la maman...

Mlle Jeannette ouvre de grands yeux et se tait.

Monsieur (*triumphant*). Ça y est ! Il n'y a encore que les pères pour vous ramener un moutard aux bons sentiments. Maintenant, mademoiselle, on va vous déposer un instant sur ce canapé. Là ! Coucou, la voilà !

A peine se sent-elle abandonnée, que Mlle Jeannette reprend furieusement son solo.

Monsieur. — Mais qu'a-t-elle donc à crier ainsi ? Et puis, pas tant d'affaires : aux grands

maux les grands remèdes, préparons les camomilles.

Mlle Jeannette accepte deux ou trois cuillerées du breuvage. Après quoi :

Mlle Jeannette — Hi ! hi ! hi !

Monsieur. — Elle doit mourir de faim, la pauv're petite ! Et sa nounou qu'est pas là ! J'peux cependant pas lui donner à téter, moi. Si je lui offrais une becquée de confiture ? Mais voilà, c'est sans doute un peu lourd pour son jeune estomac. (*Il se remet à chanter*) Dodo, le bon gâteau... (*à part*) Je crois que je m'embrouille... (*Il tire sa montre*). Dix heures ! Est-ce que par hasard Suzanne aurait l'intention de passer la nuit au théâtre ? Ah ! les voilà bien les femmes ! Ça part, ça s'amuse, ça jabote, et ça abandonne leurs maris avec des tas de griots sur les bras. C'est dégoûtant, parole d'honneur !

(Pendant ce monologue, Mlle Jeannette a de nouveau fait silence. Soudain Monsieur sent une douce chaleur lui caresser la peau.)

Monsieur (*ahuri*). — C'que c'est que ça encore ? Ma parole, il me semble, on dirait... Mais oui, parbleu. Elle m'a, elle me, elle m'a bel et bien fait pipi sur le bras ! Elle t'élève bien, ta mère !!! Je lui présenterai mes compliments. (*Tirant sa montre*) Dix heures un quart, seulement ! (*anéanti*) Que vais-je devenir, mon Dieu !

M.-E. T.

Un mot de soldat. — Le fusilier J., équipé au complet, a pris congé de sa famille et rencontre un de ses amis, qui lui dit :

— Alors, tu pars, J., n'as-tu pas un peu d'émotion ?

— Oui, mon vieux, on part, l'arme au bras et larme à l'œil !

(*Certifié authentique par Closby.*)

LETTRE D'UN LAUSANNOIS

à un compatriote habitant t'Amérique.

Lausanne, 5 décembre 1914.

Mon cher ami,

Tout d'abord, merci de votre lettre, dont l'amabilité m'a fait oublier l'arrivée tardive. Cette maudite guerre a tout bouleversé.

Il paraît donc que l'Océan n'a pu vous défendre des atteintes de la conflagration européenne. La situation économique pâtit aussi, en Amérique, de ces tristes événements. Cela n'a rien de très naturel, en somme.

En Suisse, à Lausanne, tout au moins — car je ne sais ce qui se passe ailleurs — les apparences sont bien sauves, je vous l'assure. Qui ne saurait rien de la guerre ni de ses conséquences pour les neutres, ne se doutera nullement ici du malaise économique, encore qu'il frappe toutes les classes de la population.

À début des hostilités, nous avons été tous peu ou prou saisis d'une folle panique. Chacun se croyait perdu. On envahissait les magasins d'alimentation, on prenait d'assaut les banques. Les cafés fermaient à 10 heures du soir et, la nuit venue, on ne voyait pas plus clair en ville que dans un four. Tout divertissement, toute musique étaient interdits. C'était le règne de la terreur.

Puis, au bout d'un mois de guerre, lorsqu'on s'aperçut que nous étions encore de ce monde, que les belligérants — respectant mieux notre sol que celui de la pauvre Belgique — n'avaient pas envahi le pays, on revint à des idées plus raisonnables, à une plus juste conception des choses. La vie qu'on appelle « normale » reprit peu à peu. Et maintenant, mon cher ami, n'étaient les justes lamentations du commerce et de l'industrie ; n'étaient, dans les conseils, les rapports et les discours des magistrats attirant